

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE LECTEUR CANADIEN



L. P. NORMAND, Éditeur-Propriétaire.

FEUILLETON CANADIEN.

UNE
TERREUR
PANIQUE.

—*—
 SOUVENIRS DE COLLÈGE.

—*—
 (Suite et fin.)

Un peu plus loin, est un jeune enfant ; il vient de jouer, il est encore tout essoufflé. Il jette, de temps à autre, un regard inquiet et furtif, sur son professeur, qui est à quelques pas devant lui, et il compte sur ses doigts les coups qu'il en a reçus dans la journée. Puis, rejetant ce souvenir comme une mauvaise pensée, il passe en revue sa dernière récréation ; les jeux où il s'est signalé, où il a été admiré, où il a eu tant de plaisir, quand après avoir vaincu ses rivaux, il a entendu les braves de ses petits camarades applaudissant à sa victoire. Mais d'où vient ce changement subit ? Tout à l'heure si gai, si dissipé, maintenant sérieux, recueilli ; c'est que lui aussi il a entendu : *prions pour les fi-*

dèles trépassés. Sa mère, sa pauvre mère, il ne la verra pas à la vacance prochaine. Elle est morte, il n'y a qu'un an, et il est déjà si dissipé : si sa mère vivait, comme elle en serait chagrine. Mais pourtant elle le voit du haut des cieux, souvent dans ses rêves, en lui donnant un baiser, elle lui a bien dit d'être plus sage. Il y pense, et une larme vient rouler sur sa joue.

La prière continuait toujours. Le lecteur dit : **SOUVENEZ-VOUS, SEIGNEUR, DES ÂMES DU PURGATOIRE.** Quelque chose plus rapide que l'éclair traverse la salle d'un bout à l'autre. Un cri de surprise se fait entendre... puis un cri d'effroi... puis un autre... puis un autre... puis un seul cri monotone comme le bruit d'un rapide. Tous se lèvent spontanément, se précipitent, comme des furieux, vers une extrémité de la salle ; on se pousse, on se choque, on se rue, on se culbute ; dans une seconde, l'assemblée est à deux étages. Les lampes se balancent au plafond ; bancs, tables, chapeaux, tout vole dans la salle. Ici, trois, quatre, sont sans mouvement ; là, des gémissements se font entendre : ce sont de pauvres malheureux que l'on foule aux pieds. On s'accroche, on se frappe, on se déchire. Impossible

de sortir, cette foule dense, serrée, cordée, ferme tout hermétiquement.

Dire ce que pensaient tous ces gens-là... l'un croyait voir le diable sous la forme d'une énorme araignée; l'autre croyait assister à une de ces grandes scènes de la nature, si effrayantes, le tremblement de terre. L'édifice croule, le plancher cède sous ses pas et la terre s'enfonce pour le recevoir tout vivant. Un autre avait saisi son chapelet et se préparait au dernier des jugements. Pour ceux-ci, des bêtes féroces allaient les dévorer, ils se voyaient déjà broyés sous les dents du tigre. Pour ceux-là, et c'était le plus grand nombre, une armée entière venait de prendre d'assaut leur paisible demeure. Ils entendaient le cliquetis des armes, les cris de rage de soldats tout couverts de sang, puis des cris étouffés, comme ceux d'une personne que l'on égorge. L'un, armé d'un banc, se prépare à faire une vigoureuse défense; l'autre, plus timide, mais plus prudent, s'est vitement caché derrière la boisure d'une cheminée.

Pour ma part, vous dire ce que je pensais, impossible; peut-être même ne pensais-je pas: je continuais peut-être ma prière, je n'entendais plus rien. Seulement, je me rappelle que je me sentis saisir sous les bras et lancer violemment sur trois ou quatre pauvres créatures humaines qui certainement n'en avaient pas alors la figure. Puis, au milieu de cet épouvantable fracas, je vis un ours énorme franchir d'un seul bond deux tables montées l'une sur l'autre et tomber au milieu de la foule qui, dans son effroi, eut peine à reconnaître un de nos professeurs.

Un seul homme, M. L. debout, au milieu de la salle, restait immobile. Pâle, la figure décomposée, on eût dit qu'il ne voyait, n'entendait rien, ou que la terreur le tenait là cloué à sa place. Cependant une lumière apparaît à cette extrémité même de la salle d'où paraissaient venir, soldats, bêtes féroces, diables, jugement.

Une voix se fait entendre, une voix bien connue; le calme se rétablit comme par enchantement, l'orage s'apaise comme il s'était élevé. M. P. venait de paraître et cet homme exerçait sur nous un ascendant que je pourrais dire, celui du magnétiseur sur son SUJET. On n'entend plus rien; chacun se regarde avec stupéfaction, sans oser se parler. On eût dit une foule de démons, faisant leur apparition nocturne dans un château abandonné.

Peu à peu, chacun se rassure; on se rapproche, on se parle; on se demande quelle peut-être la cause de tant de frayeur. Dans un coin de la salle, est un groupe de quatre ou cinq professeurs qui paraissent parler assez vivement. Un d'eux s'en détache en riant et s'en va disant à chacun quelques mots: l'un hoche la tête, sans rien dire comme un incrédule; l'autre part d'un éclat de rire; chacun a son impression particulière, son geste à lui, en apprenant la cause de sa frayeur.

Vous êtes sans doute curieux de connaître, vous aussi, comment toute une assemblée a pu être ainsi bouleversée, sans aucune raison apparente. Eh bien! cet éclair qui a produit sur nous l'effet de l'électricité, cet éclair qui a mis en rapport le Diable et le Jugement, le soldat et le tremblement de terre, cet éclair dont vous auriez eu tant de peur, si vous l'aviez vu, c'est... vous la divi-je! c'est... mais vous ne me croirez pas... c'est... impossible de vous le dire, la plume m'échappe des mains, les cheveux me dressent sur la tête; mais pourtant je l'ai promis, allons, un peu de courage. Eh bien, c'est... un rat... ni plus ni moins qu'un rat.

Il y a de cela quelques années; je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui et j'en frissonne encore, chaque fois que j'y pense.

Peut-être, en allant au collégo de St.-H***, verrez-vous, au muséum de cette institution, le BUSTE du fameux rat.

CHS. L.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

ESQUISSES INDIENNES.

FELLUNA,

LA VIERGE IROQUOISE.

III.

LA POURSUITE.

(Suite.)

Personne ne saurait se faire une juste idée de la sagacité que déploie un Indien qui suit une piste, s'il n'en a été le spectateur : une branche cassée, des feuilles qui jonchent le sol, une tautte d'herbe écrasée et beaucoup d'autres indices du même genre suffisent pour lui montrer la route suivie par son ennemi ou l'animal qu'il chasse.

Le Gros-Renard, sans dévier du chemin parcouru par les Hurons, parvint à l'éclaircie où ils avaient pris leur repas, peu de temps après qu'ils s'en furent éloignés. Le singulier ouvrage de captive Iroquoise n'échappa point à son œil attentif. Il se dit après l'avoir examiné avec soin :

— Ces petits bâtons marqués de la figure de la tortue représentant autant de guerriers hurons de la tribu qui a choisi ce reptile pour emblème. L'arc tendu au-dessus désigne la ligne que décrit le soleil dans sa course quotidienne ; l'épauille, faite à l'un de ses deux bouts, signifie que cet astre allait descendre derrière les arbres, lorsque passèrent ici ceux dont on a voulu révéler le nombre et la nationalité.

Le Gros-Renard aperçut la broderie que l'Iroquoise avait fixée à un arbuste ; la reconnaissant pour l'un des ornements de sa fiancée, il jeta lamentablement son nom aux échos de la forêt.

Il ne douta point que la jeune fille ne fût captive ; mais, réfléchissant au peu de liberté que les sauvages laissent à leurs prisonniers, il ne pensa point que ce signal fût fait par elle. Il crut d'abord qu'il était l'œuvre de ses ravisseurs, puis il trouva cette supposition absurde ; car il n'était pas vraisemblable que les Hurons eussent cherché à donner des informations sur

leur compte, eux qui avaient mis tant de soin à déguiser leurs traces.

Le Gros-Renard fit le tour des petits bâtons, en examinant minutieusement le terrain qu'il fouloit. Il trouva que deux pistes seulement aboutissaient à l'objet de ses observations. L'une était la sienne ; l'autre avait été laissée par des pieds si étroits, qu'elle devait être celle d'une femme. Tous ses doutes se dissipèrent : il était certain que sa fiancée avait voulu instruire de son enlèvement les chasseurs de sa bourgade qui passeraient dans cet endroit.

Le feu que les Hurons avaient allumé brûlait encore ; il pouvaient que ceux qui s'en étaient servis ne pouvaient être bien loin.

Le Gros-Renard, bien que fatigué par la longue marche qu'il avait déjà faite, ne voulut point se reposer ; il désirait rejoindre, avant la nuit, les ravisseurs de sa fiancée, puis, profiter de l'obscurité pour les surprendre. Mais une difficulté qu'il n'avait point prévue l'empêcha de partir aussitôt qu'il se le proposait. On se rappelle que les Hurons, avant de quitter le lieu où ils avaient campé, s'en étaient éloignés temporairement, les uns pour chasser, les autres pour ramasser du bois. Ils avaient laissé cinq traces, qui se dirigeaient toutes vers leurs pays. Le Gros-Renard se trouva dans une grande perplexité : craignant qu'ils ne se fussent dispersés, il voulait connaître le chemin qu'avaient pris ceux qui emmenaient sa fiancée. Il examina les pistes : il remarqua que trois d'entre elles s'éloignaient de l'éclaircie, mais que deux y revenaient. Il lui fallait trouver celle que les Hurons avaient laissée en continuant leur voyage. Sa perspicacité lui suggéra que ce devait être celle qui déviait le moins de la ligne qu'ils avaient suivie jusque-là.

Le Gros-Renard, s'étant mis en route de nouveau, parvint au cours d'eau dans le lit duquel Ontago et ses compagnons avaient passé. N'apercevant plus leurs traces, il soupçonna de suite le stratagème auquel ils avaient eu recours. Il marcha dans le ruisseau, lui aussi, examinant attentivement ses bords sablonneux, afin de découvrir l'endroit qu'ils avaient choisi pour s'en éloigner. Il n'eut pas parcouru deux arpents, qu'il remarqua une place où le sable était plus humide qu'ailleurs.

Il supposa que l'ennemi, cherchant à effacer ses traces, l'avait retourné, et que les grains qui étaient venus à la surface n'étaient pas aussi secs que ceux qu'ils remplaçaient. Il sortit de l'eau, chercha la piste qu'il avait jusque-là suivie si heureusement et eut le bonheur de la retrouver. Ce succès lui fit oublier sa fatigue : plein d'une nouvelle ardeur, il marcha plus rapidement qu'auparavant. Il rejoignit les Hurons au moment où l'obscurité commençait à l'empêcher de distinguer leurs traces. Il s'approcha d'eux autant qu'il le put faire sans révéler sa présence, déterminé à délivrer sa fiancée ou à vendre chèrement sa liberté.

IV.

LE SERMENT.

Quelques heures plus tard, le Gros-Renard était embusqué derrière un pin gigantesque, contre lequel il s'adossait, afin de dissimuler l'épaisseur de son corps. D'une main, il tenait son fusil, de l'autre, il caressait le manche de sa hache de guerre. Les Hurons étaient devant lui. Ils se reposaient près d'un grand feu, qui permettait à leur ennemi de les distinguer parfaitement. Placée au milieu d'eux, la captive Iroquoise était couchée sur un lit de feuilles. Ses ravisseurs dormaient, à l'exception d'Ontago et d'un autre guerrier, qui s'amusaient au "jeu du plat." Ils jouaient avec huit petits os carrés, dont les faces étaient alternativement peintes, l'une en noir, l'autre en rouge. Il agitaient, dans une corbeille, ces dés d'une nouvelle espèce; les jetant en l'air, ils les faisaient rouler sur une peau, qui leur servait de tapis. Le joueur gagnait autant de points que les os qui se présentaient de faces rouges en tombant; la mise lui appartenait, s'il emmenait, en dix coups, cinquante fois cette couleur.

Ontago, désirant alimenter le feu, vint chercher du bois près de l'arbre derrière lequel le Gros-Renard était caché. Le jeune chef Iroquois détacha de sa ceinture sa hache de guerre, et fondit sur son ennemi avec l'agilité d'une panthère qui saute sur une proie; d'un seul coup de son terrible tomahawk, il l'étendit sans vie à ses pieds. D'une main, il saisit la tête de sa victime; de l'autre, il prit son couteau et décrivit un cercle autour de son crâne; puis, il lui enleva le cuir chevelu avec une

dextérité qui témoignait que ce n'était pas la première fois qu'il scalpaît.

Les anciens sauvages du Canada faisaient sécher et suspendaient à leur ceinture les chevelures qu'ils avaient prises à la guerre. Leurs compatriotes proportionnaient au nombre de ses trophées l'estime qu'ils leur accordaient. Les Sioux et quelques autres tribus indiennes, qui habitent la région comprise entre le Missouri et les Montagnes rocheuses, pratiquent encore de nos jours cette coutume barbare.

Le Gros-Renard poussa le cri de guerre de sanction, dont les sons, tantôt sourds, tantôt aigus, se terminèrent par un rugissement bien propre à inspirer de la terreur à ceux qui l'entendaient pendant la nuit. Le Huron qui s'était livré au "jeu du plat" avec Ontago, donnant l'alarme à ses compagnons, saisit Felluna et l'emmena hors de l'espace éclairé par le feu du bivouac. Le Gros-Renard, brandissant son tomahawk ensanglanté, sortit de sa cachette. Le Huron épaula son fusil et, le prenant pour point de mire, il en pressa la détente. Une lueur illumina le buisson où il s'était embusqué, les échos de la forêt répercutèrent la détonation de son arme, et une balle traversa le bras gauche de l'Iroquois. Celui-ci se cacha de nouveau. Les Hurons, croyant avoir affaire à un parti nombreux, se retranchèrent derrière les arbres. Durant une minute, les fusils grondèrent, les flèches fendirent l'air en sifflant, et une nuée de feuilles se détachèrent des branches qui étendaient leurs rameaux au-dessus du Gros-Renard. Il fit feu, à son tour, et un cri de douleur suivit la décharge de sa carabine. Les Hurons, ne pouvant croire qu'un seul homme eût le courage de les attaquer, craignirent que l'Iroquois ne cherchât à occuper leur attention, afin de permettre à d'autres guerriers de les surprendre: en proie à une peur panique, ils battirent en retraite. Le Gros-Renard colla son oreille contre la terre et acquit la certitude que les ravisseurs de Felluna s'éloignaient précipitamment. Sa blessure, sans être dangereuse, l'obligeait de ne plus songer à les poursuivre; s'était approché du feu, il se mit à la panser.

ERASTE D'ORSONNENS.

(La suite au prochain numéro.)